

Amadeus



AU DIABLE VAUVERT

Gilles Vincent

Amadeus

Polar



Du même auteur aux Éditions Au diable vauvert

LES POUPÉES DE NIJAR, polar, 2020

USUAL VICTIMS, polar, 2022

ISBN: 979-10-307-0647-5

© Éditions Au diable vauvert, 2024

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com
contact@audiable.com

« Revinrent les temps noirs de neige, et le froid,
et vaguement la peur. »

Jean Giono, *Un roi sans divertissement*

« Les enfants n'ont pas besoin de souvenirs,
ils apprennent en oubliant. »

Donato Carrisi, *Le Tribunal des âmes*

Première partie

1

Cadillac, Gironde – Le 17 novembre

Remarqué dix fois depuis tout à l'heure.

Au moins dix fois.

Ce matin, quand il est rentré de l'épicerie en tirant son cabas à roulettes, Jean-François Kleber a bien noté cet homme, derrière lui, à une trentaine de mètres. Peut-être parce qu'il lui a semblé ne l'avoir jamais vu auparavant, et que son esprit de vieil homme s'alarme de toute nouveauté. Mais avant tout, de voir cet homme caler son pas sur le sien afin de maintenir la distance lui a d'emblée semblé un brin suspect.

Quand il s'est approché des palissades grises de l'UMD¹, Kleber a accéléré l'allure. Un peu plus loin,

1. Les unités pour malades difficiles sont des services hospitaliers psychiatriques spécialisés dans le traitement des malades mentaux présentant un danger pour eux-mêmes ou pour autrui.

sur la route de Sauveterre, il a ralenti la cadence, a laissé son cœur retrouver un semblant de calme, à ses jambes épuisées une illusion de stabilité. Derrière lui, l'homme à la veste kaki et au sac de sport arrimé à l'épaule avait pris soin de ne pas se laisser distancer. Encore moins de se rapprocher.

Brusquement, le vieil homme a changé de trottoir et retrouvé la rue de sa résidence, *Les jardins de Paris*. Une suite de simples maisons entourées de modestes pelouses. À la hauteur du 16, il a poussé le portail en bois plein, a traversé du plus vite qu'il a pu une parcelle d'herbe trempée. D'une main hésitante de fatigue, il a déverrouillé, s'est engouffré et a claqué la porte derrière lui.

Sans prendre le temps de ranger ses provisions ni même d'ôter son pardessus, il s'est précipité jusqu'à la baie vitrée du séjour. Avant même d'accorder la moindre attention au régiment de chats qui piaulaient leur faim en lui frôlant les jambes, il a écarté le voilage de coton et s'est collé le nez à la vitre légèrement embuée. Derrière la haie, il a vu l'homme longer le trottoir et disparaître sur la droite, vers les habitations voisines.

À travers les feuillages, il a distingué son bonnet de laine grise.

*

Ce matin, il n'est pas loin de onze heures trente quand Kleber, après avoir plongé ses quelques courses au fond de son cabas, introduit sa carte bancaire dans le lecteur, pianote le code avant de

ranger soigneusement son portefeuille dans la poche intérieure de son manteau.

D'une main, il s'assure du bon maintien de sa casquette d'ancien chasseur, de l'autre il empoigne la poignée supérieure de son bagage avant de disparaître à l'angle de la première bâtisse.

Face au client suivant, la caissière ne peut s'empêcher de penser qu'il y a bien plus pauvre qu'elle sur terre et que, telle une épidémie, la misère se répand désormais dans les rues de sa petite ville. Au pied des boutiques, aux entrées des grandes surfaces, aux portes des services sociaux, par grappes ou en files indiennes, partout comme une couverture crasseuse.

Elle sourit au pauvre type qui vient de déposer un lot de Knacki et un litre d'eau minérale en bouteille plastique. Elle fait tous les efforts possibles pour ne pas s'attarder sur ses mains rougies par le froid, sur ses ongles noircis qu'elle devine privés d'eau chaude et de savon. Comme elle peut, elle zappe la parka vert foncé aux poches éventrées, ignore le jean à la trame en voie de transparence.

Pas le temps pour elle de lui offrir un petit sourire, ni même un ou deux mots aimables histoire de le réchauffer un peu, que le type pointe du doigt le vieux qui vient de sortir.

— Il n'a pas l'air bien en forme, le pauvre bonhomme, non ?

Elle jette un œil derrière elle et revient à son client.

— C'est Kleber. L'ancien directeur des impôts. Jean-François Kleber, notre JFK à nous. Mais vous avez raison, ces temps-ci, il fait plus pitié qu'autre chose. Faut dire que...

En quelques phrases, elle aligne les malheurs de Kleber. Une suite d'embûches et de chagrins comme seules certaines existences semblent traîner derrière elles avec obstination. Simon, le fils, diagnostiqué handicapé mental profond dès la naissance, c'était dans les années soixante, et que ses parents ont fini par placer dans une institution spécialisée, quelque part au fin fond de la Belgique. Marianne, la fille de trente ans qui se tue en voiture, c'était il y a une dizaine d'années, sur la route de Langon. Et comme si ça ne suffisait pas, Madame Kleber, rattrapée par une forme tardive de la sclérose en plaques.

— ... C'est son mari qui l'a retrouvée en rentrant d'une promenade, il y a trois ou quatre ans. Morte sur son lit, au milieu des boîtes de médicaments. Du moins, c'est ce qu'on nous a dit et je crois bien qu'on n'en saura jamais plus.

Elle se penche un peu, comme pour une confidence.

— Peut-être bien qu'il l'a aidée à en finir, allez savoir. Mais bon, si c'est le cas, on ne pourrait pas lui donner complètement tort...

— Vous avez raison, ce n'est pas la joie son histoire.

Elle se redresse, parce que la vie des Kleber, elle la connaît sur le bout des doigts.

— Attendez, c'est pas fini. Comme si ça ne suffisait pas, il y a bientôt deux ans, on lui a diagnostiqué une tumeur cancéreuse aux poumons. Faut dire qu'on l'a toujours connu la cigarette au bec. Alors...

— Alors, si tout ça ne s'appelle pas la poisse!

Elle saisit la coupure de cinq qu'il lui tend et qui a l'air d'avoir traversé deux guerres entières.

— Et comme si la vie ne s'était pas assez acharnée, demain il se fait opérer à Bordeaux. Un gros problème cardiaque, d'après ce que je sais.

L'homme ramasse la monnaie posée sur le rebord en aluminium.

— Au moins, à l'hôpital, il sera entre de bonnes mains. Parce qu'être seul quand on est malade, ce n'est pas ce qu'il y a de mieux.

— Vous oubliez ses chats. Huit en tout. C'est ça qui le tracasse, Monsieur Kleber. Ses chats!

— Je ne comprends pas.

Il ne faut que deux ou trois phrases à la caissière pour dire la solitude de l'ancien patron des impôts, l'absence d'amis, ses rapports compliqués avec les voisins.

— ... Surtout qu'après son opération, il va devoir rester au moins six ou huit semaines dans une maison de convalescence. C'est ce qu'il m'a dit. Alors vous pensez, l'idée d'abandonner ses chats aussi longtemps!

L'homme enfouit la monnaie dans une des poches de son jean.

— Et il habite où ce Monsieur Kleber?

Sur le front de la caissière, deux rides d'étonnement.

— Pourquoi ça?

— Parce que j'ai pas grand-chose à faire en ce moment et que, si ça l'intéresse, je peux peut-être lui garder ses bestioles.

*

À dix-sept heures tapantes, Kleber enfle un gilet de laine sans âge, ouvre en grand la porte d'entrée et se précipite dans le jardin, casquette vissée au crâne.

À l'instant même où il ouvre d'un coup sec le portail en bois, l'homme au bonnet pose le doigt sur la sonnette.

— Qu'est-ce que vous voulez? Je vous vois traîner devant chez moi depuis ce matin. Vous voulez que j'appelle les gendarmes? Ils sont à trois cents mètres d'ici. Ça ne sera pas long avant qu'ils arrivent.

— Je sais. J'ai vu la gendarmerie en face de l'hôpital psychiatrique.

Les deux hommes se font face, sans dire un mot de plus. Quelques secondes.

— C'est quoi, votre problème, au juste? aboie Kleber. C'est vrai, on n'a jamais vu quelqu'un tourner comme ça autour d'une maison. À moins d'être cambrieleur, squatteur ou je ne sais quoi de la même engeance. Hein, qu'est-ce que vous avez à dire?

L'homme se gratte le crâne à travers son bonnet.

— Ça n'est pas du tout ça. Mais alors, pas du tout. Mon problème, c'est qu'en ce moment j'ai pas trop de logement, si vous voyez. Nulle part où habiter. Ce n'est pas plus compliqué que ça.

— Parce que vous croyez que je vais vous héberger? Vous m'avez bien regardé?

Du doigt, il pointe le pignon de sa maison.

— C'est pas marqué *Armée du Salut* sur le fronton.

Kleber avance d'un pas et fait mine de refermer le portail.

— Allez, ouste! J'ai autre chose à faire.

Du menton, il pointe le ciel.

— Vous feriez mieux de vous mettre en quête d'un toit, parce qu'avec ce qu'il va tomber avant pas longtemps...

— Je voulais juste vous dire que j'étais libre et disposé à m'occuper de vos chats pendant votre hospitalisation.

Le vieux s'arrête net.

— Comment vous savez pour l'hôpital? Et pour les chats?

— C'est la caissière, à l'épicerie, ce matin. À la caisse, j'étais derrière vous.

Les premières gouttes éclatent sur le macadam. D'abord en ordre dispersé. Puis, à la faveur du premier coup de vent, ça martèle en rangs serrés.

— Venez. Ça va tomber sévère. On parlera de tout ça à l'intérieur.

2

Un foutoir sans nom.

— À part le docteur, vous êtes le premier qui rentre ici depuis un moment, vous savez.

Sur les chaises, les tables, les commodes, sur tout ce qui peut porter quelque chose, de la papperasse en tas. Des classeurs, des chemises cartonnées, des feuilles volantes.

— Faites pas attention au désordre. Vous savez, quand on est seul.

Des cendriers, aussi, posés en équilibre sur les piles de documents où la cendre, insidieusement, s'est répandue en fine pellicule. Ensuite, les chats. Huit en tout qui escortent le vieux jusqu'à la cuisine.

— Venez par ici, il faut que je nourrisse les petits.

Alignées devant le radiateur, une suite de gamelles. Le dos se voûte vers le carrelage et la cuillère répartit les portions au milieu des miaulements incessants.

— On dirait qu'ils n'ont pas mangé depuis huit jours. Cette obstination à hurler sa faim, c'est insensé.

Il se redresse, sort du frigo une bouteille brune, sur l'évier s'empare de deux verres à moutarde qu'il emplit à ras bord d'une bière sans mousse et tire une chaise à lui.

— Asseyez-vous, vous ne paierez pas plus cher. Et puis j'ai dit qu'il faut qu'on parle.

*

Dehors, le vent gifle les arbustes et la pluie frappe les vitres par vagues successives. Le ciel s'est rapidement noirci, et c'est dans une semi-obscurité que les deux hommes se font face.

— Allumez, là, près de la porte, si vous voulez. Et dites-moi, elle n'est pas bonne, ma bière? Vous n'y avez pas touché.

— Désolé, je ne bois pas d'alcool.

Sous l'ampoule vive, chacun cligne des yeux.

— Depuis tout à l'heure, il n'y a que moi qui cause. Alors, d'où vous sortez, comme ça, avec votre vareuse à trois sous? C'est vrai, on ne vous a jamais vu par ici.

Quand le vieux lui propose un verre d'eau, il dit qu'il veut bien, qu'il va prendre un des verres qui sèchent sur l'évier et se servir au robinet.

Kleber se ressert une lampée de bière.

— Alors, c'est quoi, au juste, votre parcours du combattant?

L'autre se gratte à nouveau le crâne.

— Si vous ôtiez ce bonnet, je pourrais peut-être vous donner un âge, s'impatiente le vieux.

L'homme pose son bonnet sur un coin de la table et déboutonne son manteau.

— Parcours du combattant, c'est le mot qui convient. Mais voyez-vous, je n'ai pas pour habitude de m'étendre sur mes défaites.

Kleber détaille son interlocuteur comme s'il faisait un inventaire. Là, le crâne un peu dégarni et qui luit sous l'ampoule, là un pull trop étroit qui lui boudine le ventre. Les mains, aussi. Des mains plus taillées pour le professorat ou la comptabilité que pour les travaux publics. Des mains aux ongles sombres et à la peau entamée par ce qu'il devine des nuits à traîner les périphéries et les terrains vagues.

— Pour faire court, disons que j'ai d'abord perdu mon emploi. Ensuite, j'ai dû quitter mon logement et, depuis, je fais l'expérience du vagabondage.

Kleber soupèse chaque phrase prononcée. Le phrasé, le choix des mots, la syntaxe, tout ça ne renifle pas le SDF standard.

— Et vous dormez où durant votre vagabondage?

L'homme se frotte les mains. Dans la chaleur de la cuisine, il semble se détendre.

— Le soir, je choisis un véhicule. Le plus souvent, une fourgonnette. J'ai plus de chance d'y trouver un bout de bâche pour m'envelopper. Faut dire aussi que l'absence de vitres ajoute à la discrétion de mon installation.

— Et pour le fric? Parce qu'il faut bien manger, non?

— Je fais les églises, les parcmètres. Parfois, je donne un coup de main, le matin, à ceux qui installent les marchés. D'autres fois, c'est les forains que j'aide à monter leurs manèges. En tous cas, je n'ai jamais fait la manche. Jamais.

La soirée s'organise autour de la soupe qui chauffe, des œufs au plat, des lardons et de quelques pommes de terre au four.

Pour Jean-François Kleber, faire confiance à l'autre, comme ça, d'emblée, à condition d'avoir su franchir l'étape du premier pas, a toujours relevé de l'évidence. Mieux vaut se faire avoir de temps en temps que de se méfier des autres toute sa vie. C'est ce qu'il aime répéter à qui veut l'entendre.

À la fin du repas, pendant qu'il rince la vaisselle, il évoque les voisins qui ne supportent plus ses chats. Il dit l'impossibilité de dialoguer, les injures, sa peur aussi que ces salauds passent un jour au poison. Ou pire encore, qu'ils en attrapent un de temps en temps par la peau du cou et qu'ils le noient quelque part, en douce.

Après le dîner, les deux hommes s'affalent dans les fauteuils avachis du salon.

— Je sais, ça ne fait pas très sérieux de fumer avec ce maudit cancer, mais qu'est-ce que vous voulez. J'ai soixante-quinze ans depuis le mois dernier, j'en fais dix de plus et on peut dire que le temps m'est plutôt compté. Alors qu'est-ce qu'il me reste ? Hein, dites-moi. À part mes chats, deux ou trois bières quotidiennes et mon paquet de blondes américaines. Hein, qu'est-ce qu'il me reste ?

Kleber, entouré de ses huit chats, grille la dernière de la journée. Entre deux bouffées, il les présente à son hôte, énumère les noms, les manies, les personnalités, raconte en toussant comment chacun d'eux est entré dans sa vie.

— Il n'y a pas à s'en occuper, vous verrez. Par la chatière de la cuisine, ils vont et viennent comme ils

veulent. Et ça, toute la journée. La seule chose qui compte, c'est que les gamelles soient bien remplies. Un repas le matin, un autre en fin d'après-midi, et vous aurez la paix. Il faut juste les compter, le soir, quand vous les rentrez, pour être sûr qu'il n'en manque aucun.

Sur le point d'abandonner la cuisine pour la chambre d'amis, Kleber indique le placard à pâtées et croquettes.

— Demain, ils viennent me chercher en fin de matinée. Ça me laissera le temps d'aller retirer un peu d'argent. Parce qu'en six ou huit semaines, c'est qu'il va en falloir des courses. Pour vous comme pour mes petits.

Sur le point de regagner sa chambre, le vieux ajoute qu'il lui laissera les clés de la voiture. Un vieux break Citroën qui moisit plus ou moins dans le garage attendant.

Au moment de fermer la porte, Kleber se tourne une dernière fois vers l'autre qui s'apprête à disparaître au bout du couloir.

— Dites-moi, je ne connais même pas votre petit nom. Je veux dire, comment on vous appelle ?

— Damien. Je m'appelle Damien.

3

— Hier, il m'a semblé apercevoir des clapiers, derrière, sous une sorte d'abri. Vous avez des lapins ?

Le vieux Kleber, à quelques mètres du portail, entouré de deux ambulanciers, se tourne vers Damien.

— Ne vous inquiétez pas. Il y a belle lurette que j'ai cuisiné le dernier. Aujourd'hui, il ne reste que les clapiers. D'ailleurs, un de ces jours, il faudra que je m'en débarrasse.

Alors que le vieux s'apprête à franchir la grille, Damien s'avance dans l'herbe trempée.

— Dès que la météo s'arrange un peu, je les démonterai et j'emmènerai tout ça à la déchetterie du coin.

Kleber commence à s'installer à l'arrière du break Škoda quand il se tourne une dernière fois.

— C'est gentil à vous, mais la priorité, c'est de s'occuper de mes petits. Le reste, ne vous inquiétez pas, ça peut attendre mon retour.

La portière se referme et le vsl s'éloigne dans le crachin.

L'homme au bonnet, machinalement, fait un léger signe de la main.

— Je vais m'en occuper de tes petits, t'imagines même pas! s'entend-il murmurer.

Il s'installe dans un des fauteuils du salon, ferme les yeux et réfléchit.

Élaborer la stratégie, ne rien laisser au hasard et passer à l'action sans perdre de temps.

D'un regard circulaire, il inspecte la pièce, s'arrête au couloir qui mène aux chambres.

— Première étape: faire place nette.

Sur ces mots, il se lève et file droit sur la chambre de Kleber.

Sans attendre, il fait descendre le volet en pvc, allume et ferme la porte derrière lui, de façon à ce qu'aucune bestiole ne vienne perturber son opération de nettoyage.

D'un coup sec, il étend le couvre-lit, masque les taches de sueur sur le drap housse, les marques de salive sur l'oreiller. Pour évacuer l'odeur de pisse, il ouvre l'unique fenêtre en grand. Derrière le volet, au claquement de l'eau sur les tuiles, il devine sans peine la pelouse déjà transformée en marécage.

Sur l'unique table de chevet, une lampe à l'abat-jour crasseux, un livre de poche et des lunettes-loupes.

Sur la moquette pelée, un cendrier plein à ras bord.

D'un mouvement du bras, il balance tout par terre.

Même sort pour les cadres-photos disposés sur la commode. Balayés d'un revers de main.

Les quelques vêtements posés sur une chaise, jetés au sol.

Il sort et fonce jusqu'à la cuisine d'où il tire la table jusqu'à la chambre. À la force des bras, il la retourne et l'installe sur le lit, les pieds de bois levés vers le plafond.

Il retourne à la cuisine, ouvre une boîte de pâtée, appelle les chats qui dévalent de partout. Il vide la bidoche puante sur le carrelage et referme soigneusement derrière lui, laissant les félins se jeter sur la barbaque.

— Deuxième étape: le décor.

Sur le porte-manteau de l'entrée, il saisit un vieux ciré qu'il enfle sans fermer les boutons, et sort sous une pluie de folie.

Étrange manège que ce type, bonnet vissé au crâne sous sa capuche, le dos un peu voûté sous la pluie qui sonne la charge, et qui s'obstine à transporter chaque clapier à l'intérieur de la maison.

Une fois les huit boîtes grillagées plus ou moins empilées dans l'entrée, il file à la salle de bains, ôte son pull et son tee-shirt, s'empare d'une serviette pliée dans le placard, se frictionne et se frotte le crâne.

Dans la chambre d'amis, il retourne les placards de la commode, sélectionne une polaire transpirant encore la dernière lessive.

Avec méthode, il transporte chaque clapier dans la chambre de Kleber. Trois qu'il pose au milieu du lit sur le plateau retourné de la table, deux sur la commode, deux autres sur le buffet faisant office de coiffeuse. Le dernier, installé en équilibre sur la table de chevet.

Derrière chaque grillage, un tapis hétéroclite de paille humide, de brindilles et de crottes sèches depuis des lustres.

Dans le placard de la salle à manger, il s'empare de huit bols qu'il file remplir d'eau fraîche à la salle de bains avant de les disposer, un à un, dans chaque clapier. Du bout des doigts, il s'assure du bon fonctionnement des verrous, de la stabilité des bols, de la solidité de chaque petit treillage.

Il est temps maintenant de refermer la fenêtre, de regagner la cuisine et de rejoindre les matous qui miaulent comme des damnés. Temps de les choper, en douceur, de les transporter l'un après l'autre dans la chambre du vieux.

Leur attribuer à chacun un casier, éteindre la lumière et fermer la porte.

Leur laisser le temps, désormais, d'apprendre l'enfermement, l'obscurité et la faim.

Dans le cellier, Damien déniché une boîte de raviolis, dans un tiroir, un ouvre-boîte, couchée dans le frigo une bouteille d'eau gazeuse, dans le bac fraîcheur un reste de gruyère râpé.

Deux minutes à peine pour que ça frémisses dans la casserole. Quelques instants de plus pour rejoindre le salon et ses fauteuils défraîchis.

Allumer la télé sur les misères du monde et s'empiffrer de sauce tomate et de fromage fondu.

Du fond du couloir, lui parviennent les miaulements. Aigus, anarchiques, stridents. À briser les nerfs en peu de temps.

Damien monte le volume.

Face aux images de l'ouragan qui balaie le golfe du Mexique, il se dit qu'il va lui falloir capitonner la fenêtre de la chambre. Déjà que les voisins risquent de s'étonner de l'absence des chats dans leurs jardins, manquerait plus qu'ils entendent leur putain de concert.

S'occuper de ses oreilles, aussi. Dans du papier hygiénique, se confectionner des petites boules denses qu'il pourra s'enfoncer dans les conduits auditifs.

Éviter à tout prix que ses nuits prochaines ne deviennent un enfer.